

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Ouvrez les portes !

Depuis le 11 mai, les magasins, les restaurants, les bars, les musées et les bibliothèques, les *fitness* et les plages ont reçu l'autorisation fédérale d'ouvrir. Les transports publics circulent à peu près normalement. Même les vieux, ces vieux à risques, ont reçu une autorisation de sortie. Mais les églises continuent d'être fermées le dimanche. Certes, les pasteurs ne sont pas inactifs. Ils correspondent, visitent les malades, président les services funèbres. Nous recevons, du nôtre ou de ses collègues, des prédications écrites ou sous forme audio, avec lectures et prières. Tel pasteur envoie de courts messages en vidéo drôles et percutants qui courent les réseaux sociaux. Plusieurs églises sont ouvertes tous les matins et jusqu'au soir, à la disposition de qui veut se recueillir... Mais pas de culte le dimanche matin. Pâques s'est passée à la maison.

Le bon à tirer de cette *Nation* ayant été donné il y a trois jours, nous ne savons pas ce qu'il en aura été de l'Ascension. Nous serions étonné autant qu'enchanté que notre article enfonce des portes rouvertes.

Pratiquement, une célébration communautaire présente moins de problèmes qu'une course en bus aux heures de pointe. Le récent enterrement d'une cousine nous a convaincu qu'un culte pouvait parfaitement être célébré,

moyennant quelques précautions qui ne diffèrent en rien de celles que nous observons dans les grandes surfaces, et qui sont d'ailleurs déjà entrées dans les mœurs : discipline et lenteur, distance, masques et lavage des mains. La sainte Cène et l'Eucharistie demandent sans doute des précautions supplémentaires, mais les responsables des Eglises sont capables de décider eux-mêmes ce qu'ils peuvent faire et ce qui n'est pas possible. Que la Confédération arrête de s'occuper de tout dans tous les détails!

Les premiers mots de la Constitution suisse «Au nom de Dieu tout-puissant» sont-ils purement déclamatoires? Car c'est en vain que les Eglises, tant du côté catholique que du côté protestant, sont intervenues auprès des autorités fédérales. Il est bien possible qu'elles se soient contentées de demander poliment la permission alors qu'il s'agissait de se battre pour faire comprendre la nécessité impérieuse de rouvrir les églises et pour défendre leur droit à exercer pleinement leur ministère. Les associations professionnelles, les grandes surfaces et les représentants des personnes âgées l'ont compris. Leurs interventions énergiques et répétées, parfois indignées, ont payé.

En principe, les maîtres de la manœuvre fédérale nous ferons part de leurs dernières décisions le mercredi 27

mai. La mise en œuvre suivra le lundi 8 juin, ce qui repousse l'éventuel premier culte public au dimanche 14. De la sorte, Pentecôte, qui aura lieu le 31 mai, est condamnée à se fêter en privé.

C'est à raison qu'on a imposé aux Suisses un confinement modéré, de façon à tenir compte de leurs besoins primordiaux, gagner leur vie autant que possible, manger, être soignés. C'est à raison encore qu'on a élargi les autorisations au besoin de se cultiver, de faire du sport, de sortir et de rencontrer du monde. Mais c'est à tort qu'on néglige les besoins religieux de la population.

Qu'on ne nous réponde pas qu'on peut très bien pratiquer sa religion à la maison. L'Eglise, *ecclesia*, est une assemblée: le culte est par essence un acte communautaire, l'acte des fidèles communiant ensemble avec le Christ. Le culte personnel est un prolongement du culte de la communauté, non un remplacement.

L'Eglise n'est pas là pour ses seuls membres. Elle intercède pour tous, pour les autorités, pour ceux qui travaillent, pour les pauvres et les malades, pour les absents. La cloche dominicale qu'entendent ces derniers leur rappelle que, même au fond de leur lit, ils ne sont pas absents des préoccupations des fidèles. Le ministère de l'Eglise participe du bien commun.

Nous vivons ces temps-ci sous un régime d'exception. Cela nous prive de plusieurs libertés essentielles. Nous l'acceptons par souci de l'intérêt général, mais dans l'idée d'un retour aussi rapide que possible au régime ordinaire; dans l'idée aussi que seules sont légitimes les restrictions indispensables. Avec ce que l'on sait de l'épidémie, l'interdiction des cultes n'en fait plus partie. D'ailleurs nous venons d'apprendre que dans la très laïque France, le Conseil d'Etat, haute cour administrative, vient d'intimer l'ordre au Gouvernement de lever l'interdiction absolue de réunion dans les lieux de culte.

Les relations excellentes que l'Eglise entretient depuis si longtemps avec l'Etat de Vaud, le fait aussi que les questions religieuses relèvent de la compétence des cantons, font un devoir au Gouvernement vaudois d'intervenir dans ce sens auprès de la Confédération.

Pentecôte est la manifestation par excellence de l'ouverture de l'Eglise chrétienne à toutes les nations. Qu'elle soit aussi, cette année, celle de la réouverture de nos églises à toute la population!

Olivier Delacrétaç

¹ «Le juge des référés du Conseil d'Etat ordonne au Gouvernement de lever l'interdiction générale et absolue de réunion dans les lieux de culte et d'édicter à sa place des mesures strictement proportionnées aux risques sanitaires et appropriées en ce début de "déconfinement"».

Des ponts à l'Est

Le site internet *Regards sur l'Est* (www.regard-est.com) a publié à la mi-avril un dossier intitulé «Des ponts à l'Est: liens, blessures et symboles». On y trouve une vingtaine d'articles consacrés à des ponts connus ou méconnus, anciens ou modernes, modestes ou gigantesques, tous situés dans la vaste zone s'étendant entre l'Est de l'Europe et l'Extrême-Orient russe.

Le pont sur le détroit de Kertch, qui rattache depuis 2018 la Crimée à la région russe de Krasnodar, a beaucoup fait parler de lui dans les médias. Mais au fil des contributions, on découvre d'autres ouvrages qui relient des régions meurtries par les conflits. Près de Lougansk, un pont à moitié détruit sert de passage entre le territoire contrôlé par le gouvernement ukrainien et celui gagné par les séparatistes; chaque jour, des habitants le franchissent en escaladant ses ruines. A Mitrovica, ville retranchée des Serbes du Kosovo, l'Occident tente de faire oublier sa guerre en modernisant et en illuminant le vieux pont qui sépare des communautés difficilement réconciliables. Sur le Dniestr, entre la Moldavie et la Transnistrie, les ponts marquent une frontière non reconnue et rapprochent en même temps les populations roumanophones et russophones qui se sont durement affrontées au début des années nonante.

Dans un registre moins tragique, on découvre que deux ponts seulement franchissent le Danube sur les quelque 470 kilomètres où celui-ci sert de frontière à la Roumanie et à la Bulgarie; l'un, d'inspiration stalinienne, date de 1954; l'autre a été construit par l'Union européenne en 2013. Autre décor, trois mille cinq cents kilomètres plus au nord, dans le Finnmark norvégien: le nouveau pont de Bøkfjord, inauguré en 2017, accélère désormais le trafic entre Kirkenes et la ville russe de Mourmansk, renforçant les liens économiques entre ces régions arctiques, loin des dissensions politiques entre Moscou et l'Occident.

Au hasard des articles réunis dans ce dossier, on se retrouve à l'autre extrémité

de l'Eurasie, par exemple sur la «magistrale» Baïkal-Amour; celle-ci double par le nord l'itinéraire principal du Transsibérien, en multipliant les ouvrages d'art (il faut lire l'histoire du tunnel de Severomouïsk sur Wikipédia, de préférence dans la version en allemand qui est plus complète). Plus à l'est encore, c'est autour de l'île de Sakhaline qu'émergent les projets les plus pharaoniques: un premier pont d'environ 10 kilomètres pourrait relier l'île à la Russie continentale, tandis qu'un second tronçon de 40 kilomètres, envisagé à plus long terme, rejoindrait l'île japonaise de Hokkaidô.

A lire absolument si vous aimez rêver devant des cartes de géographie.

P.-G. B.

Pas de confinement en 1918

Dans un intéressant article paru dans la *Revue historique vaudoise* de 2019¹, Mme Nathalie Koch étudie la réaction des autorités vaudoises face à la grippe espagnole en 1918. Elle cite un rapport détaillé du Service sanitaire de l'époque qui contient notamment le passage suivant: «Etant donné le mode de diffusion de la grippe, l'idéal pour la prophylaxie serait d'arrêter tout le trafic, d'interdire toutes les communications entre les villes et les villages, en un mot d'interdire toute la vie économique et sociale d'un pays. Si de

telles mesures étaient appliquées, le remède serait encore pire que le mal, car il en résulterait des pertes économiques irréparables».

Il y a plus de cent ans, les questions se posaient de la même manière qu'aujourd'hui, mais on n'y répondait que par l'interdiction des rassemblements, la fermeture des écoles et l'isolement des malades dans des lazarets. Le confinement de toute la population n'avait pas été décrété.

JMH

¹ *Revue historique vaudoise*, 127/2019, p. 112.

Réouverture des salons de coiffure



Les premières sonates pour piano de Beethoven

Certains musicographes, depuis le XIX^e siècle, divisent l'œuvre de Beethoven en trois «manières» – ou périodes stylistiques. La première reste sous l'influence du classicisme viennois; elle inclut les sonates pour piano jusqu'à l'opus 27 pour les uns, 31 pour d'autres, les quatuors de l'op. 8, les deux premières symphonies, les deux premiers concertos pour piano. La deuxième «manière», dès 1802, est celle de la maturité, avec un style personnel marqué par des accents héroïques; elle élargit les formes existantes tout en préservant un parfait équilibre; elle commence avec l'*Eroïca*, bien sûr, et comporte les symphonies suivantes jusqu'à la huitième, les trois derniers concertos pour piano, le concerto pour violon, les quatuors et les sonates pour piano de la période médiane avec notamment la *Waldstein*, l'*Appassionata*, *Les Adieux*. Dans sa troisième «manière», depuis 1815, Beethoven bouscule les traditions musicales, s'écarte des formes classiques reconnues, s'aventure dans des innovations visionnaires (parfois démesurées?), tout en revenant à l'usage de la fugue avec des contrepoints monumentaux; ce sont les dernières sonates pour piano, les cinq derniers quatuors, la *Neuvième*, la *Missa solemnis*, les *Variations Diabelli*.

Cette théorie a été souvent critiquée. Romain Rolland ne s'y arrête pas. Romain Goldron s'en distancie. Mais elle est encore soutenue par de récents auteurs. Il faut dire qu'elle correspond à des périodes assez bien caractérisées de la vie du compositeur, liées à sa surdité – fortement ressentie dès 1802 et quasi complète depuis 1814 – et rend compte du cheminement artistique d'un créateur exigeant, toujours en quête d'un approfondissement de son art et finalement réduit à n'écouter plus que sa voix

intérieure. Cette classification n'est donc pas sans fondement, même si elle peut paraître simpliste au vu de certaines œuvres qui n'y entrent pas, par exemple avec un retour occasionnel au classicisme dans les derniers temps.

L'«année Beethoven», marquant le 250^e anniversaire de sa naissance, conduit à reprendre l'étude des premières sonates pour piano – celles que l'humble amateur massacre un peu moins que les suivantes. C'est l'occasion de s'interroger sur la valeur des créations de la première «manière», la plupart des sonates de cette époque restant dans l'ombre des puissantes partitions suivantes. Or il s'agit généralement de pièces de premier ordre.

On doit d'abord souligner que ce ne sont pas des «œuvres de jeunesse», ni au sens qu'on donne à de premiers essais, ni même au sens de l'âge. Car Beethoven, à Bonn, a beaucoup composé avant de publier – preuve de sa sévérité à l'égard de lui-même. La sonate no 1 (op. 2 n° 1) est écrite à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans; la maîtrise est déjà acquise.

Ensuite, le langage est d'emblée marqué d'un style personnel. Le dernier mouvement de cette première sonate nous emporte dans de fortes bourrasques, annonciatrices des tempêtes finales du *Clair de lune* et de l'*Appassionata*. L'*Allegro vivace* de la deuxième sonate est riche de ces contrastes entre les chocs violents et les temps d'apaisement que le compositeur affectionne. La cinquième (en ut mineur, tonalité du futur tragique beethovenien!) est typique de cette force sombre et concentrée qu'on retrouve souvent par la suite. Dans la troisième apparaissent, proches de la conclusion, ces grandes volutes arpégées en progression chromatique, dont la tension préparera, plus tard,

les ultimes mesures de la *Waldstein* ou de l'*Appassionata*. Dans presque tous les mouvements initiaux retentissent ces accents dramatiques si typiques du caractère enflammé du créateur. Par opposition, la plupart des mouvements lents reposent sur une de ces mélodies soutenues, nobles, fières et implorantes tout à la fois, qui sont un des traits, jusqu'à la fin, de l'âme beethovenienne.

La chronologie de la première «manière» y range la *Pathétique* (8^e sonate op. 13) et le *Clair de lune* (14^e sonate op. 27 n° 2), deux «tubes» un peu galvaudés dont la popularité ne doit pas faire oublier l'originale beauté et la liberté formelle: dans un cas, l'introduction *grave*, reprise au milieu du mouvement initial, semble être une innovation, si l'on en croit Romain Rolland; dans

l'autre, le chant pur et nostalgique du célèbre *adagio sostenuto* prend la place ordinairement dévolue à un *allegro*; on est loin des sentiers battus! Une mention encore de la sonate n° 7, dont le tragique et sombre *largo e mesto* meurt dans un dernier souffle désespéré, illuminé à la mesure suivante d'un des plus beaux chants de délivrance et de gratitude (*Muetto-allegro*) que notre compositeur ait jamais écrits.

Ces innombrables trésors montrent que la première «manière», non seulement témoigne du génie d'un artiste déjà accompli, mais encore présente – plus qu'en germe, en premier épanouissement – les traits originaux d'un style novateur qui marquera l'histoire de la musique.

Jean-François Cavin

Où est passée l'inspiration ?

A mesure que les jours, les semaines et les mois défilent, les sujets de conversation ou même d'indignation semblent souffrir d'une cruelle diminution. Et il en va de même avec l'inspiration, puisqu'on ne lit même plus les «journaux de confinement» des auteurs qu'on préfère et que l'on suivait d'habitude avec plaisir sur les réseaux sociaux. Entre piétres lamentations, populistes angoisses, systématiques discours reconnaissants envers un personnel soignant de plus en plus indifférent, ou encore vaines volontés de nous distraire de notre seule et unique condition à tous – le confinement –, autant dire qu'en trois jours nous avons fait le tour de la question. Nous sommes donc soit complètement déconnectée, soit curieusement tournée vers le profil Instagram de quelques chanteurs et chanteuses de variétés. C'est pour nous l'occasion de visiter ponctuellement, sans aucun voyeurisme et presque malgré nous, les plus somptueux appartements parisiens d'artistes dont on ne sera pas surpris d'apprendre que le revenu n'est pas exactement celui de l'intermittence. Ainsi nous avons entendu une interprétation sur Steinway de notre titre préféré de Bruel ou de Benjamin Biolay avec en arrière-fond une somptueuse collection de vinyles ou encore du matériel digne des plus grandes salles de concert. Mais nous l'avons dit et le répétons: nous en voilà ravie et fort reconnaissante. Nous n'en attendions donc pas moins non plus d'un artiste déjà bien connu de nos services et qu'il convient de considérer comme l'un des plus grands acteurs de sa génération, Fabrice Lucchini. Dans un décor tout ce qu'il y a de plus épuré (exception faite des apparitions plus ou moins sonores de son chien), il nous fait généreusement cadeau tous les quatre ou cinq jours d'une fable de La Fontaine. A circonstance exceptionnelle, remède exceptionnel, c'est sa première apparition sur les réseaux sociaux. Il commence donc le 22 mars avec la fable de *L'Ours et l'amateur de jardin*, à la connivence frappante avec l'époque que nous traversons vaillamment. Nous en prendrons ce vers pour preuve irréfutable: «*La raison d'ordinaire n'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.*» S'ensuivent les jours d'après les fables du Rat et l'*Eléphant*, de *La Parole de Socrate* ou des *Femmes et le Secret*, qu'il introduit non seulement avec le génie qu'on

lui connaît mais surtout fort à propos. Toutes résonnent à leur façon avec nos plus grandes préoccupations actuelles, et c'est le cœur léger que nous accueillons la raison qui émane de cette écriture si parfaitement classique.

Mais c'est le cœur beaucoup plus lourd que nous avons découvert la vidéo du 7 avril dernier puisqu'elle est venue rendre hommage à Jean-Laurent Cochet, disparu la nuit précédente des suites de notre ennemi à tous, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Pour l'occasion, celui qui est assurément le plus grand dignitaire de son enseignement choisit de commencer la fable du Lion amoureux au moyen du préambule suivant:

«*Tout a été dit sur l'importance, sur l'incroyable puissance qu'il était comme professeur, comme transmetteur, comme praticien de tout le répertoire français. C'est par lui que la découverte, l'immensité du répertoire m'est apparu. [...] Tout d'un coup, allant dans son cours, quelque chose (de l'ordre de) – j'exagère un peu mais – d'une illumination. Ça n'était pas sainte Thérèse d'Avila mais tout était compréhensible dès qu'il parlait. Je pense à lui constamment, c'est grâce à lui que j'ai abordé ce répertoire de La Fontaine et je l'imagine encore me dire les erreurs que je fais. Et ça fait cinquante ans que ça dure.*»

Pour avoir eu l'honneur d'assister au tout dernier cours donné par Jean-Laurent Cochet aux élèves de son école éponyme au théâtre de La Pépinière à Paris, nous serions mal placée pour tempérer l'admiration que lui porte l'ancien garçon coiffeur de l'avenue Montaigne. Car si ça ne fait que trois ans que nous avons quitté les bancs de son école, il y a peu de chance pour que nous soyons libérée de son incontestable autorité dans les cinquante prochaines années. Et si nous devions très modestement le remercier une dernière fois, nous le ferions en insistant sur le rapport à l'héritage et à la tradition qu'il nous a inégalement enseigné. «*Qui veut devenir comédien n'a qu'à apprendre à prononcer une fable de La Fontaine.*» Le précepte n'a jamais souffert d'aucun contradictoire. La Fontaine avait tout compris et, moyennant l'art du phrasé de Fabrice Lucchini, on le comprend même en verlan. Inutile de chercher l'inspiration dans l'actualité.

Charlotte Monnier

Un espoir pour les communes ?

L'arrivée au Conseil d'Etat de Mme Christelle Luisier a permis de remodeler les départements et de placer sous l'égide de la nouvelle élue l'aménagement du territoire et les relations entre l'Etat et les communes.

Dans une interview à 24 heures du 27 avril dernier, Mme Luisier insiste sur le caractère extrêmement important des négociations en cours sur la facture sociale qui charge les communes et sur la péréquation financière qui les étouffe. En sa qualité d'ancienne syndique de Payerne, elle sait de quoi il retourne et souhaite trouver une solution négociée d'ici la fin de l'année, considérant cet

objectif comme prioritaire. Elle estime que le système actuel de péréquation intercommunale est trop complexe et à bout de souffle. A son avis, les communes voient leurs charges augmenter tout en ayant une marge de manœuvre limitée car elles ne peuvent ni diminuer leurs prestations ni augmenter indéfiniment leurs impôts.

Espérons que cette question, primordiale non seulement pour la bonne santé financière des communes mais aussi pour l'équilibre politique du Canton, sera enfin traitée avec l'attention requise et la volonté d'aboutir.

JMH

Lu Vu Entendu

Eloge de la responsabilité individuelle

Que des gens démunis aient besoin de se voir fournir des masques, c'est une évidence, et il va falloir que l'Etat puisse garantir la sécurité de ses citoyens en fournissant le plus possible de masques. Pour autant, chaque citoyen ne doit-il pas aussi considérer qu'il ne va pas attendre de l'Etat la garantie de sa propre sécurité? [...]

Tout le monde ne peut pas se fabriquer ses propres masques. [...] Mais tous

ceux qui le peuvent devraient avoir le réflexe de le faire. Parce que il n'est rien de plus sain dans une démocratie que d'avoir des citoyens qui garantissent leur propre autonomie, qui n'attendent pas de la puissance publique tout ce qui peut les aider, et qui font en sorte tout simplement d'agir, et d'agir librement. [...]

Natacha Polony,
site internet Polony.tv

La Grève du climat devient la Grève militaire

Notre pays entame progressivement un retour à la normale. Si les bataillons d'hôpital 5 et 66 ont pu prendre congé de leur engagement le 8 mai, après plus de 50 jours de service, nombre de militaires fournissent aujourd'hui encore une aide précieuse aux autorités civiles. Dans ce contexte, celles-ci n'hésitent pas à remercier tous les soldats qui s'engagent pour la protection de la population suisse et pour les services rendus à la Confédération. Beaucoup ont abandonné leur semestre universitaire, leur travail, leur famille ou leurs amis pour se mettre au service de la société. Ils ont délaissé leurs intérêts personnels et mis au premier plan l'intérêt de la communauté. Ces personnes méritent une digne reconnaissance.

Mais, apparemment, cela n'est pas du goût de tout le monde. Le 11 mai, le collectif de la Grève du climat de Vaud et Genève a publié un nouveau communiqué de presse, relayé par le collectif suisse de la Grève du climat. Il y appelle au boycott de l'armée. On y lit notamment: «Si vous êtes appelé au service militaire, n'y allez pas», «Si vous devez payer la taxe militaire, ne la payez pas». Il argue que le service militaire est «inutile et nuisible face aux enjeux actuels». Il justifie sa position par l'éthique, la morale et la responsabilité

écologique et sociale. Le collectif de la Grève du climat exige dans une lettre ouverte au DDPS, au gouvernement et à l'armée suisse, que cette dernière soit «radicalement modifiée ou supprimée». Il n'oublie pas de mentionner l'urgence climatique et sociale pour justifier sa demande¹.

Pour toute personne astreinte au service militaire, le refus de servir constitue un délit au sens de l'article 81 du code pénal militaire et est passible de 18 mois de prison au maximum ou d'une peine pécuniaire. La loi punit également le fait d'inciter publiquement des militaires à violer leurs obligations. Un tel comportement est passible d'une peine pécuniaire ou d'une privation de liberté de 3 ans au plus selon l'article 276 du code pénal ordinaire. Le collectif de la Grève du climat de Vaud et Genève commet, à n'en guère douter, une violation du Code pénal. Cette infraction est poursuivie d'office. Sa poursuite relèvera très probablement du Ministère public de la Confédération, puis du Tribunal pénal fédéral.

Le collectif a pleinement conscience de l'illégalité de ses actes. Un commentaire de sa part sur sa page Facebook affirme que la décision a été prise en connaissance des risques encourus. Ainsi, il viole consciemment et de manière

éhontée la loi, sous prétexte de défendre l'urgence climatique et en prônant sa vision de la morale et de l'éthique.

Nous nous souvenons tous de l'action menée dans les locaux du Crédit Suisse à Lausanne. Les personnes impliquées ont été acquittées. Le magistrat considérait que leur action était justifiée par l'urgence climatique et qu'il était impossible de détourner ce danger imminent par un autre moyen. Il invoquait l'art. 17 du Code pénal sur l'Etat de nécessité. Bien que ce jugement soit peu convaincant, il avait valu à ses bénéficiaires une couverture médiatique mondiale. Consciente que son communiqué de presse du 11 mai est illégal, la Grève du Climat souhaite-t-elle attirer l'attention sur elle en faisant du romantisme judiciaire?

On constate en tout cas la rhétorique antimilitariste s'ajouter à la rhétorique écologiste. Le risque est de perdre des soutiens, au sein même de la jeunesse. En réalité, la Grève du Climat ne fait rien d'autre que de rappeler à la Suisse

les rapports incestueux entre les Verts et le Groupe pour une Suisse sans armée. Ils remontent aux années 1970. Nous servant une doctrine réchauffée, ce communiqué de presse n'est d'aucune originalité.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il ne s'agit plus ici de l'organisation potache d'un match de tennis dans le hall d'une banque. On parle d'un groupe qui incite nos militaires à désertter leurs postes et assume pleinement et publiquement sa violation de la loi. Ne serait-ce qu'à Lausanne, ces milieux bénéficient d'un soutien populaire massif. Pourtant, ce 11 mai, le collectif de la Grève du climat a publiquement affiché son irrespect et son profond mépris non seulement pour ceux qui portent l'uniforme avec abnégation, mais aussi pour ceux qui, toutes ces dernières semaines, ont bénéficié de leur appui et en ont été reconnaissants.

David Masson

¹ <https://vaud.climatestrike.ch/>

Jean Villard Gilles, une biographie artistique

Cet ouvrage paru aux Editions de l'Aire est le résultat d'un miracle. En effet, Olivier Rumpf travaillait sur Gilles, présentait son parcours à ses élèves et avait donné en 2016 un cours passionnant à l'Université populaire de Lausanne. Ses recherches, originales et nombreuses, auraient pu disparaître avec lui, puisque la maladie l'a emporté en août 2018. Collègues et devenus amis grâce au Cercle littéraire, nous parlions de ce travail et nous réjouissions l'un et l'autre de son achèvement. A son service funèbre, j'avais de quoi me faire du souci sur le sort du livre, qui était bien avancé. Or une concertation entre son épouse Christine Crosset Rumpf, Marie Perny, qui a repris le texte et lui a donné sa forme définitive, Françoise Fornerod et l'éditeur Michel Moret, plus quelques amis bienveillants, a permis d'obtenir ce magnifique ouvrage, dont l'annonce de la publication m'a bien sûr comblé.

Sa lecture a confirmé ce sentiment: enfin, nous disposons d'une étude fouillée, bien documentée, sur la recherche constante qui fut celle de Jean Villard, devenu Gilles, de sortir de l'ornière de la chanson type cabaret et de donner un fond, une substance, et une forme élaborée à ses chansons. Avant Jacques Brel (qui s'est inspiré du poème «La Venoge» pour composer «Le plat pays qui est le mien»), avant Brassens, Léo Ferré et les autres, Gilles a su trouver un style nouveau, grâce notamment à «Dollar», à «La belle France» et aux autres chansons des années 1930. Au texte et à la musique s'ajoutaient la gestique, les éclairages avec jeux d'ombres, l'habit noir et simple (col roulé au lieu du frac), la complémentarité des personnages qu'étaient Gilles, Julien et... le piano, puis Gilles et Edith, enfin Gilles et

Urfer. Après avoir renouvelé le spectacle théâtral avec Jacques Copeau en Bourgogne, dans les années 1920, il a été le pionnier de la chanson à texte, à Paris et à Lausanne. Les études sur la chanson française de Christian Marcadet et de Philippe Chauveau avaient déjà donné sa place à Gilles pour son activité à Paris, mais l'ouvrage d'Olivier Rumpf et Marie Perny présente la carrière entière du célèbre acteur et chansonnier, avec de très nombreuses coupures de presse de l'époque.

Les principaux apports originaux du livre: *Histoire du Soldat* comme création au carrefour des cultures européennes, les documents et témoignages sur les spectacles de l'entre-deux-guerres, les hauts et les bas de la vie artistique de Gilles, qui ne sont pas gommés, les analyses fouillées de «La Venoge» et de «Terre des Ormonans», et les commentaires de divers compositeurs vivants, synthétisés dans le chapitre «Caractéristiques du style musical de Gilles».

Gilles mérite la gloire qui est la sienne aujourd'hui, il avait du génie, et aussi une facilité à laquelle il a parfois cédé. Mais chez nous, il faut rappeler que l'art de Gilles n'était pas que celui d'un chansonnier local («La Venoge», «Y en a point comme nous...»), malgré son grand talent pour décrire le Pays vaudois, mais celui d'un véritable créateur, faisant passer par ses spectacles un souffle artistique mêlant chant, musique, jeu d'acteur et de lumière. Versificateur habile, il fut un vrai écrivain dans ses souvenirs intitulés plaisamment *Mon demi-siècle*.

Merci à tous ceux qui ont permis la publication de ce bel ouvrage, bien présenté, riche et complet.

Yves Gerhard

Une leçon en Ukraine

Le site internet *areion24.news* regroupe les articles de plusieurs revues de nature militaire et stratégique dont le magazine *DSI (Défense et Sécurité internationale)*. Un article sur la crise ukrainienne a particulièrement attiré notre attention. De février 2014 à février 2015, une véritable confrontation militaire a eu lieu entre la Russie et l'Ukraine, bien que restée sous le seuil de la guerre ouverte. Selon Michel Goya, l'importance des moyens conventionnels (infanterie, chars, artillerie...) déployés par la Russie a été décisive¹.

La première opération est une opération de saisie, le grand classique de la culture stratégique russe. [...] En février 2014, la Crimée est défendue par 15'000 soldats ukrainiens avec une forte escadre de chasseurs MiG-29 et une brigade blindée-mécanisée. Elle est pourtant conquise en une semaine par quelques milliers de soldats russes, sans combat ni pertes. [...]

Dès le début de l'opération de saisie de la Crimée, la Russie procède à un grand exercice de mobilisation militaire de long de la frontière. Ces exercices sont alors suffisamment fréquents pour permettre de nier tout lien avec la crise ukrainienne, mais il s'agit là bien évidemment de concentrer une masse de manœuvre suffisante pour subjuguier les faibles forces armées ukrainiennes ou au moins de menacer de le faire. Plus précisément, outre le

groupement de forces en Crimée, le dispositif russe est structuré en deux groupements. Au sud, deux brigades motorisées et sept brigades ou régiments de Spetsnaz et de parachutistes sont placés face au Donbass. Au nord, ce sont six brigades blindées, mécanisées ou motorisées et trois brigades légères qui sont installées de Belgorod à la Biélorussie. L'ensemble représente environ 95'000 hommes, dont un peu moins de 50'000 dans les unités de combat [...] En face, en 2014, il est possible que les forces ukrainiennes réellement opérationnelles ne dépassent pas 10'000 hommes.

Ces détails de nature purement militaire peuvent paraître de peu d'intérêt. Ils rappellent cependant que des crises peuvent survenir où la capacité de lever rapidement des bataillons d'infanterie et des brigades blindées, composées de pièces d'artilleries et de chars d'assaut, est l'enjeu majeur. Les Russes sont parvenus à neutraliser stratégiquement l'Ukraine, qui menaçait de tomber sous l'influence directe de l'OTAN, en appuyant les rebelles du Donbass avec des moyens conventionnels auxquels l'Ukraine n'avait rien de suffisant à opposer. Pensons-y dans les futurs débats relatifs au renouvellement des équipements de notre propre armée!

¹ Michel Goya, «Comment neutraliser un pays sans le dire», *DSI*, 20 mars 2020, disponible sur <https://www.areion24.news/2020/03/20/comment-neutraliser-un-pays-sans-le-dire>.

Erratum

La mise en page de *La Nation* n° 2147 a fait sauter le membre essentiel de la citation de Jean de La Fontaine qui figurait en exergue. Cela est bienheureux, car la correction nous permet de mettre en lumière ce que La Fontaine et nous, avons à dire: *l'harmonie de la poésie est d'origine divine*. Voici donc le texte complet de cette citation, l'élément manquant figurant en italique:

« Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui

[Socrate], il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fiction; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament. C'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esopé. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie. »

D. L.

Ramuz, amoindri et confiné

A la mi-janvier 1931, Ramuz, âgé de 52 ans, sort de la Muette pour aller acheter des cigarettes. Une mince couche de neige recouvre du verglas. Au retour, perdu dans ses pensées à propos d'un livre d'astronomie qu'il vient d'achever, il glisse, chute et se brise l'humérus gauche.

Après que les médecins de l'hôpital cantonal l'ont équipé d'un appareil encombrant destiné à maintenir et étirer son bras, Ramuz est contraint de garder le lit à la maison. Il a des nausées et souffre, comme une rage de dents qui aurait changé de place.

Obéissant à une injonction de Goethe (*utilise ce qui t'advient!*), il rédige un petit texte intitulé *Une main*, qui paraîtra d'abord dans l'hebdomadaire *Aujourd'hui* en six livraisons, du 12 mars au 16 avril.

Dans son journal, Ramuz note: *Vers le 15 janvier, je me casse le bras. Ça dure deux mois.*

L'écrivain va vivre dans une absolue dépendance: *je suis redevenu un bébé de six mois (sauf qu'il se tient debout, ou à peu près), mais l'aventure est riche d'enseignements: humiliation,*

obligation à la patience, retour forcé sur soi-même.

Ramuz réfléchit à la symétrie du corps. Privé de sa main gauche, il constate: *Nous écrivons sans nous en douter avec deux mains et avec les deux mains: il faut pour le savoir enfin n'en avoir qu'une.* Sa main gauche lui sert d'habitude à un tas de petits gestes accessoires comme tenir le papier, une cigarette ou sa pipe. Tous les matins le même tableau s'offre par la fenêtre à son œil de peintre contrarié: les branches d'un cognassier, le lac, les montagnes de Savoie, le ciel; *pas une maison, rien d'humain, même pas un oiseau.* Ramuz s'exerce à couper les feuillets d'un livre, à introduire une cigarette dans le fume-cigarette, à écrire. Il apprend à s'habiller tout seul.

À la Muette, tout lui est obstacle, les escaliers, les meubles, les corridors; à cause de l'ample appareil orthopédique, son mince personnage a doublé de largeur. Il a perdu le sentiment de ses dimensions; il calcule, réfléchit, a peur de tomber, le sol lui paraissant constamment glissant. L'oisiveté forcée le désespère: *On n'écrit guère et pas longtemps. On ne lit pas davantage*

parce que l'envie n'y est plus. La faim n'y est plus. Manque d'appétit (ce n'est ni le pain, ni le vin qui comptent: ce qui compte, c'est le goût qu'on a pour le pain et pour le vin). On attend, on attend quoi?

Après deux semaines, la guérison est lente à venir. Le pessimisme et la haine de soi envahissent l'écrivain: *Rien ne m'a jamais contenté de ce que j'ai fait, ni de ce que j'ai eu [...]. Aucune joie dans le «progrès»; aucune joie dans la propriété, aucune joie dans la possession. Il n'y a point de fin à ce progrès: il ne peut y en avoir aucune; or seule une fin pourrait nous satisfaire et le sommet définitif (s'il y avait à rien un sommet). Toute sa vie on va, on fait; et c'est toujours comme si on n'avait pas avancé, comme si on n'avait rien fait.*

Mais il se reprend: *Toutes mes joies ont été dans le rapport de moi qui suis, non à ce que j'ai eu, mais à ce qui est. L'homme est né pour la contemplation [...]. Le vrai rapport est de ce qu'on est à ce qui est, dans le contact de l'homme tout entier avec la chose tout entière (et ensuite si possible faire en sorte qu'on puisse le communiquer). Et puis il retombe: Ah! Comme j'ai toujours manqué de confiance: en moi-même, dans les autres, dans les institutions, dans les choses, dans tout ce qui est mortel (et tout est mortel). J'ai peur, c'est tout. Tout le monde a peur [...]. L'homme d'imagination a peur [...]. c'est un candidat à la folie: mais est-ce que la folie (ou une certaine folie) ne serait pas chez l'homme une preuve de lucidité? [...]. Je ne me suis jamais approché de la métaphysique que dans l'espoir d'y trouver une foi ou des raisons premières d'une foi (que je n'y ai pas encore trouvée). Je ne suis pas philosophe. Je suis un homme. Je ne cherche dans la philosophie que l'occasion d'une religion [...]. Apprenti philosophe et à vrai dire apprenti tout. Apprenti pour la vie, et qui n'apprendra jamais.*

On débande le bras de Ramuz, mais il doit se méfier de l'ankylose. Il constate que *le bras est un outil compliqué, que tout ce qui est complexe est fragile et que notre civilisation qui repose sur l'extrêmement complexe, est extrêmement fragile [...]. Un grain de sable et rien ne joue.*

Ramuz veut bien que son bras se raidisse définitivement du moment que son esprit reste vivant. Le pire est que l'esprit lui-même se plaise au confinement: *Tant d'hommes sont morts autour de moi, quoique vivants; sont immobilisés, définitivement immobilisés, et pour toujours atteints d'ankylose [...]. l'esprit replié, lui aussi, replié dans ses habitudes [...]. peu à peu retranché de la vie par goût de ses commodités [...]. imperturbablement serein d'être retranché, mais qui s'ignore retranché.*

À la mi-mars Ramuz va mieux, le signe en est le goût qu'on reprend aux choses qui vous entourent. Sa nature contemplative ne le désole pas: *Il y a des hommes (les hommes d'action) pour qui il importe seulement d'aller vite, de ne pas perdre une minute en se rasant, en se baignant, en s'habillant [...]. Qu'ils fassent, moi je ne fais pas, parce que je fais en ne faisant rien.*

Le masseur Louis Perrin rend régulièrement visite à Ramuz. Celui-ci semble douillet, couvert de sueur froide, craignant la douleur. Il dit: *J'ai le ton larmoyant et humble du mendiant qui tend son chapeau. J'ai recours à la pitié. Il ne me déplaît pas d'être misérable; je ne cherche qu'à inspirer la compassion.*

Enfin l'espoir renaît: *On m'a coupé le bout d'une aile. Mais chez moi l'aile repousse: du moins j'y compte bien.*

Ramuz reprend la rédaction du roman *Adam et Eve*, où il est bien entendu question de... *la Chute.*

Jacques Perrin

Occident express 59

Le gouvernement serbe, pour prévenir la propagation d'une épidémie potentiellement fatale pour ses infrastructures hospitalières, a mis en place un régime de confinement strict, fait de couvre-feu, d'interdiction pour les plus de 65 ans de sortir de chez eux et d'un état d'urgence. Le résultat au bout de sept semaines est là: 170 morts au total. Pour un pays de même taille et de même densité démographique que la Suisse, ce bilan n'est pas déshonorant. Et pourtant. Le soir venu à 20h, les gens sortent sur leur balcon. Les premiers, nous et quelques autres, applaudissent pour remercier le corps médical. Les seconds, dès 20h05, infiniment plus nombreux, frappent des casseroles pour protester contre ce qu'ils appellent «la dictature», c'est-à-dire le couvre-feu. Après la guerre des Balkans, la guerre des balcons. Nous sommes en Serbie en effet, où la haine du pouvoir en place est comme le café noir ou la crainte des courants d'air: on la reçoit au biberon. Le président Vučić, d'une indéniable efficacité mais compromis par ses années au service de Milošević, montre des signes de fléchissement après huit ans d'un pouvoir sans partage. Ce qui affermit le courage des habitants de mon quartier, désormais enivrés par ce mouvement d'opposition qui commence à émerger avec force. Que ce gouvernement soit ou non efficace, ce qui compte, c'est

de renverser le pouvoir, de se sentir à nouveau exister dans le jeu démocratique, même si ce jeu conduit dans le mur. Encore plus consternante est la façon dont la presse, suisse notamment, couvre ces événements. Alléchés par l'odeur du mot «dictature», les journalistes occidentaux se précipitent et relaient avec délectation les commentaires des opposants affirmant que nous vivons dans une sorte de dystopie orwellienne. Ces propos sont ensuite relayés comme argent comptant par les chancelleries européennes, qui donnent des leçons de démocratie pour justifier leurs budgets. Un employé de l'ambassade de Suisse (qui ne s'est pas enquis une seule fois de ma santé durant la crise) m'a récemment repris d'un ton méprisant: dire du bien de la gestion serbe de la crise, cela ne se fait pas. Tststs. Et en plus pour la Nation! a-t-il ajouté, comme s'il était désolé de devoir me rappeler que je suis cul-de-jatte. Rappeler l'évidence statistique, à savoir que la Serbie (ou la Pologne, ou la Slovaquie, ou la Croatie, etc.) a très bien géré cette crise sanitaire exceptionnelle, cela ne se dit pas car cela contredit la doxa médiatico-diplomatique: Serbie = dictature. La Suisse a enregistré un bilan mortel plus de dix fois supérieur à celui de la Serbie, mais la Suisse (ou l'Allemagne, ou la France) est une démocratie, elle doit donner des leçons. Pendant ce temps, la Serbie envoie huit avions d'aide à l'Italie, elle-même se détournant de l'UE pour recevoir le soutien de la Russie et de la Chine. Il en va ainsi de cette crise comme de toutes les précédentes: elle révèle les faiblesses existantes et les fait supputer. Trente ans après l'éclatement du bloc de l'Est et la chute du Mur, les promesses d'intégration et d'union sont définitivement mortes et enterrées. Entre les deux Europes, de Stettin à Trieste, un rideau de masques chirurgicaux est tombé.

David Laufer

Une pandémie qui fait mauvais genre

Enfin! Après tant d'incertitudes, de théories, de rumeurs et de discours invérifiables à propos de ce fichu machin dont même les rédacteurs de *La Nation* ne veulent plus entendre parler, voici enfin une affirmation solide, scientifique, factuelle, sérieuse, indiscutable et surtout utile, émanant d'une autorité incontestée.

LE COIN DU RONCHON

L'Académie française a en effet déclaré que l'expression «Covid-19», abréviation de *coronavirus disease*, ou «maladie du coronavirus», est de genre féminin, puisque «maladie» est de genre féminin. Quelles que soient vos opinions sur le confinement, sur l'origine chinoise du virus, sur le modèle suédois ou sur le docteur Raoult, vous devriez donc dire «la Covid-19».

Cet usage a été adopté au Québec, sans même attendre l'avis de

l'Académie. En Europe, la sentence pertinente des gardiens de la langue française arrive un peu tard, car l'usage du masculin s'est déjà répandu – sous la double influence, sans doute, d'une société indéfectiblement patriarcale et d'un féminisme s'offusquant qu'on attribue son genre aux catastrophes. Pour les éditorialistes de chez nous qui persistent à vouloir évoquer ce sujet – mais est-ce bien nécessaire? –, un dilemme se présente: suivre la recommandation logique de l'Académie, ou suivre un usage solidement ancré dans les mœurs depuis deux mois?

Le verdict est sans appel: «la Covid-19», ça ne passe pas. Ça a l'air bizarre et ce n'est pas dans nos habitudes. Et personne, ici, n'a envie de changer ses habitudes.

Faut-il regretter que nos contemporains soient si peu sensibles au plaisir du bien parler? Ou se réjouir de voir les esprits les plus modernes se révéler, parfois, définitivement rétifs au changement?

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges